

ANNONCES

Un film de Nurith Aviv

Le sixième mois, l'ange Gabriel fut envoyé par Dieu dans une ville de Galilée, du nom de Nazareth, à une vierge fiancée à un homme du nom de Joseph, de la maison de David. Et le nom de la vierge était Marie. Il entra et lui dit :

« Réjouis-toi, pleine de grâce, le Seigneur est avec toi. » À cette parole, elle fut toute troublée et elle se demanda quelle était cette salutation. Et l'ange lui dit : « Ne crains pas, Marie, car tu as trouvé grâce auprès de Dieu. Voilà que tu concevras dans ton sein et enfanteras un fils, et tu l'appelleras du nom de Jésus. Il sera grand et sera appelé : Fils du Très-Haut. Le Seigneur lui donnera le trône de David, son père. Il régnera sur la maison de Jacob pour les siècles et son règne n'aura pas de fin. »

Marie dit à l'ange : « Comment cela sera-t-il, puisque je ne connais pas d'homme ? »

L'ange lui répondit : « L'Esprit Saint viendra sur toi, la puissance du Très-Haut te prendra sous son ombre. C'est pourquoi l'être saint qui naîtra sera appelé Fils de Dieu. Et voilà qu'Elisabeth, ta parente, a aussi conçu un fils dans sa vieillesse, et elle en est à son sixième mois, elle qu'on appelait la stérile, car rien n'est impossible à Dieu. » Marie dit alors : « Je suis la servante du Seigneur. Qu'il m'advienne selon ta parole. » Et l'ange la quitta.

Luc, 1, 26-39

Rola Younes

HAGAR

Je viens d'une famille confessionnellement mixte, j'ai eu une éducation laïque, je suis allée à l'école française laïque de Beyrouth et je n'ai pas eu d'éducation religieuse formelle ce qui m'a en fait permis d'avoir un rapport très libre aux religions. J'ai lu toute seule les textes fondateurs du christianisme, de l'islam, du judaïsme, je les ai lus en différentes langues, en français, et j'ai ainsi pu m'amuser à suivre à la trace certains récits ou certains personnages qui migrent, qui se promènent d'une langue à l'autre, d'une culture à l'autre.

Le Coran raconte lui aussi l'annonce faite à Marie. En arabe, Marie s'appelle Maryam, dans le Coran elle est vierge, comme dans les évangiles, et elle voit apparaître un esprit, *rouah*, sous forme humaine, qui lui annonce qu'il a été envoyé par Dieu pour lui offrir un fils. Mais ce fils, Jésus donc – en arabe on l'appelle *Issa* –, ce fils est le fils de Marie mais n'est pas le fils de Dieu. Et le

Coran insiste bien là-dessus : Jésus, ou *Issa*, est le prophète de Dieu, c'est son serviteur, il a un statut important mais il n'est pas le fils de Dieu, Dieu n'a pas d'enfants. Et d'ailleurs un verset du Coran dit : *Louange à Dieu qui ne s'est pas donné de progéniture.*

Il dit : « Je suis en fait un Messager de ton Seigneur pour te faire don d'un fils pur. » Elle dit : « Comment aurais-je un fils, quand aucun homme ne m'a touchée et je ne suis pas prostituée ? » Il dit : « Ainsi sera-t-il ! Cela m'est facile, a dit ton Seigneur. Et nous ferons de lui un signe pour les gens, et une miséricorde de notre part. C'est une affaire déjà décidée. »

Coran 19, 19-21

Dans le récit de la révélation à Mahomet, l'ange qui apporte la révélation à Mahomet est le même ange qui apparaît à Marie. C'est l'ange Gabriel. En arabe, on l'appelle *Jibril*. D'après le Hadith d'Al-Bukhari, ce recueil des dires et des actes du Prophète, Mahomet avait l'habitude de faire des retraites spirituelles solitaires dans une petite grotte du mont Hira et c'est au cours de l'une de ces retraites que l'ange Gabriel lui apparaît et lui ordonne de lire. Mahomet proteste : « Je ne sais pas lire. » Littéralement, en arabe, il dit : « Je ne suis pas lecteur. ». Mahomet est troublé, tout comme Marie. Le Hadith dit que son cœur tremble. Il a peur et en effet il vit l'impossible : lire alors qu'il ne sait pas lire, tout comme Marie qui proteste et qui dit à l'ange Gabriel : « Mais comment est-ce possible ? Je n'ai pas connu d'homme, c'est impossible. » Mais justement le texte dit : « A Dieu, rien n'est impossible. » Donc, tout comme Marie va mettre au monde l'enfant divin, Jésus, le Verbe incarné de Dieu, Mahomet, lui aussi, va mettre au monde le Verbe de Dieu, la Révélation de la parole divine qui nous a donné le Coran.

D'après la tradition musulmane, Mahomet est descendant d'Ismaïl qui est le fils aîné d'Abraham, et c'est par cette filiation que l'islam est une religion abrahamique monothéiste.

La Bible raconte que Sarah, l'épouse d'Abraham, était stérile. Mais comme elle voulait quand même un enfant, elle donne à son mari, Abraham, sa servante égyptienne Hagar. Hagar tombe rapidement enceinte et, d'après le texte biblique, se met à mépriser Sarah, sa maîtresse. Sarah la maltraite suite à quoi Hagar fuit dans le désert, enceinte. Dans le désert, un ange la retrouve et lui annonce la naissance prochaine d'un fils qui aura une grande descendance. C'est ce fils qu'on appelle en hébreu *Ishmaël*, et en arabe *Ismaïl*. Et on a là, dans le désert, avec Hagar, la première annonce faite à une femme dans la Bible.

L'ange de Dieu la trouva près d'une source dans le désert, une source sur le chemin de Shur. Il dit : « Hagar, servante de Saraï, d'où viens-tu et où vas-tu ? » Elle dit : « Je fuis devant Saraï, ma maîtresse. » L'ange de Dieu lui dit : « Retourne chez ta maîtresse et souffre sous sa main. » L'ange de Dieu lui dit : « Je multiplierai ta descendance et on ne pourra la compter. » L'ange de

Dieu lui dit : « Voilà que tu es enceinte, et tu enfanteras un fils, et tu l'appelleras du nom d'Ismaël car Dieu a entendu ta détresse. »

Genèse 16, 7-11

Les musulmans se voient comme les descendants d'Ismaël, mais curieusement la mère d'Ismaël, *Hajer* en arabe, n'est pas du tout mentionnée dans le Coran, elle n'est pas citée dans le Coran. Elle est mentionnée dans le Hadith d'Al-Bukhari qui est postérieur au Coran d'un siècle et demi. Le Hadith raconte l'histoire du deuxième renvoi de Hajer dans le désert, cette fois avec son fils Ismaël. Elle part à la recherche de l'eau, elle fait sept fois le trajet entre deux petites montagnes, le mont Safa et le mont Marwah, et elle entend un bruit. Elle se tourne vers son fils, voit un ange à côté de son fils qui tape le sol du pied, et juste à l'endroit où l'ange a tapé du pied, de l'eau jaillit. Comme on est dans le désert et que l'eau est rare, elle dit à l'eau « zoumi zoumi » pour que l'eau se rassemble et ne coule pas, ne se disperse pas. Et c'est cette phrase, pense-t-on, qui serait à l'origine du nom actuel de la source qui est *zam zam*. La scène s'est passée juste à côté de la fameuse Kaaba qu'on a aujourd'hui et qui, selon le Coran, a été construite par Abraham lui-même et par son fils Ismaël. Et c'est aussi là que, aujourd'hui encore, chaque année, les pèlerins font sept fois le trajet entre le mont Safa et le mont Marwah, trajet qu'on appelle en arabe le *Saï*, pour finir par boire de l'eau de *zam zam*.

Haviva Pedaya

LE DESERT

Je suis à Be'er Sheva et je porte avec moi un autre lieu, peut-être Jérusalem. L'errance dans le désert, la marche sans but, tout l'horizon désert. Et remonte en écho : *Elle va et erre dans le désert de Be'er Sheva*. La Genèse dit cela à propos de Hagar quand Abraham et Sarah la renvoient. Ils la renvoient dans le désert à cause de sa grossesse. La stérilité est en effet une sorte de désert, d'aridité. Il y a une tension entre stérilité et fertilité.

En hébreu, le mot t'indique où aller, vers où avancer. Par exemple, au sujet de la maternité. En hébreu, le mot *em*, « mère », peut se lire *im*, « si ». Et ce mot *em*, « mère », engendre le mot *emouna*, « croyance ». De « mère » naît « croyance ». Sans cet acte d'être nourrice, cet acte « nourricier », *omen*, celui qui contient, porte, tient l'enfant, sans ce geste de contenir, de porter, de tenir, le *holding*, sans ce geste le nourrisson n'aura pas d'existence. Il va dépérir. L'être humain n'aura pas d'existence sans l'idée de croyance, non en Dieu ou en la religion mais croyance en la possibilité d'exister qui porte tout l'être.

De toute cette circulation émerge la figure de Moïse. Moïse le prophète, Moïse le maître, le guide, le législateur, celui qui chante, qui est poète, qui apporte le

mot de Dieu. Le prophète qui apporte le mot. Il apparaît aussi comme fils de la mère. En effet, quand il affronte, dans le désert, son peuple « enfantin », il crie à Dieu dans la détresse et dit : « Ai-je, moi, été enceint de ce peuple, l'ai-je enfanté, que tu me dises : "porte-le en ton sein comme le nourricier, le nourrisson" ? »

Revenons à Moïse nourrisson, un nourrisson arraché du sein de sa mère, qui pour survivre est mis dans une boîte scellée voguant sur le Nil qui a reçu tant de nourrissons mis à mort. Le pari est de savoir s'il vivra ou s'il ne vivra pas. Comme le mot *em*, « mère », renvoie au mot *im*, « si ». Sur ce arrive la fille du Pharaon, et sa servante recueille l'enfant. La mère deviendra la nourrice. Ainsi Moïse va grandir entre sa mère d'origine, désormais sa nourrice, et sa mère adoptive, peut-être la langue. Certains font d'elle le prototype de l'amante car c'est elle qui ouvre la boîte, un acte à fort sens érotique.

Ainsi, Moïse qui a grandi entre toutes ces mères devient celui qui apporte la Torah, la révélation, le mot comme annonce. Car *tevo*t veut dire à la fois « mot » et « boîte ». Ainsi Moïse rend la « boîte » le « mot » au peuple. Et tout ce mouvement dans lequel Moïse est pris dans le désert nous renvoie au désert de Hagar et Sarah. Ce désert où Hagar lutte pour sa place, et où Sarah, plongée dans sa perte, dans son impossibilité d'enfanter, prend conscience aussi de la perte de l'époux, de l'homme, de l'amour conjugal. Elle dit à son époux : « Ma colère sur toi. J'ai mis ma servante en ton sein. » Elle pense : certes, je l'ai voulu, mais pas à ce point-là. Il dit : « Fais d'elle ce que tu veux. » La douleur d'une femme qui dit : « Tu m'as trop cloisonnée, je n'ai pu être mère et j'ai perdu ma place. » Tout ce cloisonnement, tous ces rôles que la femme remplit comme mère, amante... Là-dessus arrive l'annonce de la fécondité aussi à Sarah.

Sarah Stern

SARAH

Mes parents m'ont donné trois prénoms. Saraï, c'est le prénom qu'a choisi ma mère. Diane, c'est le prénom qu'a choisi mon père, c'est la déesse de la chasse et de la lune, une déesse éternellement chaste qui n'a pas de descendance. Marielle, c'est un prénom qu'a choisi ma tante. Pour une petite fille qui vivrait en France, elle voulait un prénom français. Marielle c'est une variante de Marie, la Vierge Marie. Saraï c'est, dans la Bible, le premier prénom de Sarah, la femme d'Abraham, avant qu'elle ne puisse enfanter. Saraï, c'est une femme stérile. Moi, je n'ai jamais été à l'aise avec ce prénom, et quand j'ai eu dix-huit ans, je me suis fait appeler Sarah.

Dans la Bible, le changement de nom de Saraï à Sarah intervient quand Dieu dit à Abraham qu'il va avoir une descendance. Il demande à Abraham d'appeler sa

femme « Sarah », « tu l'appelleras Sarah », et c'est à ce moment-là que, d'une certaine manière, un sort est levé et qu'il y a une ouverture à la maternité. Abraham aussi doit, dans la Bible, changer de prénom : Abraam devient Abraham, la même lettre, le « h », le « hé », est ajoutée dans son nom. En fait, à ce moment-là, Dieu noue une alliance avec Abraham et sa descendance après lui, et le signe de cette alliance c'est, dans la tradition juive, la circoncision.

Abraham, au moment où Dieu lui fait cette annonce, est assez âgé, il est même très vieux, il a cent ans et sa femme a quatre-vingt-dix ans. Il ne croit pas quand Dieu lui dit ça, il rit. Et Dieu lui dit que ce fils s'appellera Isaac, en hébreu c'est *Itskhak*, et ça veut dire « il a ri ».

Il y a dans la Bible une autre annonce du même événement. Abraham est assis à l'entrée de sa tente, il fait chaud, il est assoupi, il se réveille et il voit trois hommes venir vers lui. Il se lève, il les accueille, leur propose de se reposer à l'ombre d'un arbre, de se restaurer et de prendre un bon repas. Et l'un des hommes lui demande : « Où est ta femme Sarah ? »

Il se tenait debout près d'eux, sous l'arbre, et ils mangèrent. Ils lui dirent : « Où est Sarah, ta femme ? » Il dit : « Là, dans la tente. » Il dit : « Je reviendrai vers toi l'an prochain, et ta femme Sarah aura un fils. » Sarah écoutait, à l'entrée de la tente, derrière lui. Et Abraham et Sarah étaient vieux, avancés en âge, Sarah avait cessé d'avoir ce qu'ont les femmes. Et Sarah rit en elle-même, se disant : « Alors que je suis usée je connaîtrai le plaisir, et mon maître est vieux. » Et Dieu dit à Abraham : « Pourquoi Sarah a-t-elle ri, se disant : "Vais-je encore enfanter, âgée comme je suis ?" Y a-t-il chose impossible à Dieu ? Au même temps, l'an prochain, je reviendrai vers toi et Sarah aura un fils. »

Genèse 18, 8-14

Ce rire de Sarah, c'est un rire qu'on dit d'incrédulité. Moi, ce rire, je l'entends un peu différemment. Dans cette maternité où je travaille comme psychiatre, je reçois des femmes. Et parfois, ce rire, je l'entends. Au cours d'une séance, parfois, quelque chose se dit, les femmes entendent, reconnaissent leur désir, et surgit comme ça une petite expression, un rire, un rire qu'elles voudraient contenir. C'est vraiment une expression, un débordement, c'est un rire qui témoigne d'un plaisir, d'une jubilation, et en même temps c'est un rire timide face à la possibilité qu'arrive ce qu'elles espèrent, ce qu'elles désirent si ardemment et qui est jusque-là entravé, interdit, impossible. Et c'est souvent un moment de bascule, un moment de consentement à ce que puisse arriver, ici, cet enfant.

Je me souviens d'une patiente que m'avait adressée un gynécologue, une jeune femme qui avait déjà vécu cinq fausses couches. C'est une jeune femme qui avait été élevée par sa grand-mère comme tous ses frères et sœurs, et qui faisait part de l'amour qu'elle avait pour cette grand-mère, de l'importance de cette grand-mère. À plusieurs reprises, elle dira dans le cours de l'entretien : « Ma mère n'a rien fait pour moi. » Et puis à un moment donné – quand même, une telle dénégation –, je lui renvoie que, quand même, sa mère l'avait portée et que ce

n'était pas rien. Là-dessus cette jeune femme éclate en sanglots et pourra évoquer toute la rancœur qu'elle a par rapport à sa mère. Puis l'entretien se clôt et je lui propose un rendez-vous une semaine plus tard. Quand elle revient, une semaine plus tard, c'est une jeune femme assez détendue et elle me dit : « vous savez, je ne pensais pas en venant la première fois que j'avais tout ça à vous dire », et elle me raconte que le soir même, le soir du premier entretien, elle a fait un rêve, et que dans ce rêve elle portait un enfant vivant. Depuis toutes ces années où elle avait fait ces fausses couches, elle avait très souvent rêvé d'enfants mais toujours d'enfants morts, et c'était la première fois qu'il y avait un enfant vivant dans son rêve. À ce moment-là, en fait au moment où elle le dit, c'est comme si elle avait du mal à le dire, elle a un petit rire, comme si tout à coup c'était possible. Voilà. Je la reverrai deux ou trois fois et elle accouchera à terme d'un enfant en parfaite santé.

Ruth Miriam Hacohen Pinczower

LA VOIX

Je m'appelle Ruth Miriam, du nom de deux femmes bibliques qui m'ont accompagnée depuis ma tendre enfance. Ruth, avec ses mots à Naomi, sa belle-mère : « Où tu iras, j'irai. » Miriam, la sœur de Moïse, qui sauve l'enfant en disant à la fille du Pharaon : « Irai-je appeler une nourrice parmi les Hébreux pour allaiter l'enfant ? »

Miriam, Marie, la mère de Jésus, je ne l'ai connue que par la musique. Plus tard, j'ai lu l'Annonce à Marie et su que, après l'Annonce, elle va chez sa vieille parente, Elisabeth, enceinte miraculeusement en sa vieillesse. Après les salutations, Marie se met à chanter le Magnificat. Le Magnificat, je l'apprends bien plus tard... Je connais ce chant par la musique de Bach... Ce chant est en fait inspiré par le chant de Hanna, la mère du prophète Samuel. C'est une femme stérile qui enfante et amène son fils, après l'avoir sevré, au temple, à Shilo. Et là, elle chante le chant de louange qui est la source du Magnificat.

Les femmes réagissent par leur voix à l'Annonce. Hagar, elle, on le sait, reçoit l'Annonce et parle d'un Dieu qui voit et entend, d'où le nom de son fils, Ishmaël, « Dieu a entendu ». On se rappelle que Hagar est renvoyée une seconde fois dans le désert. Là, avec son fils, sous un buisson, elle pleure. C'est la première femme, la première personne dans la Bible qu'on entend pleurer. En fait, on a Sarah qui rit, Hagar qui pleure, Marie qui dit à l'ange : « Qu'il en soit selon ta parole. »

Les anges aussi ont une voix. On ne pense pas à la voix de l'ange, à ce qu'il transmet, annonce, à l'essence sonore de sa voix. Cette essence, si on y pense, on la connaît d'avant, de la création du monde : *Dieu dit* : « *Que la lumière soit.* » C'est-à-dire que de la voix est née la lumière. La voix a toujours

été là. Elle n'a pas de corps. On reconnaît les voix sans voir ceux qui les portent. De même le fœtus dans la matrice : lui aussi entend des voix, la voix de sa mère, son cœur avant de voir la lumière, avant de devenir homme. Il y a quelque chose de premier, de basique dans les voix. Elles nous enveloppent, du dehors au dedans, du dedans au dehors, créant une coquille comme une matrice, une autre matrice où l'enfant, nous tous sommes portés.

La voix crée. Pour qu'il y ait création, il faut dire oui. Et toutes ces femmes, par leurs voix, les pleurs, le rire, le chant, la parole, disent oui. Elles adoptent la voix en elles, elles adoptent l'enfant qui n'est pas encore né, avec « courage », *ometz*, avec « effort », *maamatz*, mots de même racine en hébreu. Ainsi naît la mère. Ainsi va la femme là où elle va. Ainsi naît l'homme.

Marie Gautheron

MARIE

Ma mère était une femme profondément religieuse et elle m'a toujours dit qu'elle était vierge. Elle m'a souvent raconté, quand j'étais petite, dans quelles conditions elle m'avait vue pour la première fois et ensuite elle avait décidé de m'adopter. A l'âge de six mois, j'ai été très malade, j'ai failli mourir et j'étais à l'Assistance publique, dans une pouponnière. Et c'est elle, qui travaillait là à ce moment-là, qui m'a emmenée à l'hôpital, et quand le médecin m'a vue il a dit : « Est-ce que c'est mort ou est-ce que c'est vivant, ça ? » Puis j'ai guéri, et pour ma mère c'est à ce moment-là que je suis vraiment née, c'est-à-dire que, dans son récit, elle substituait l'histoire de ma naissance au récit de ce miracle, de ce mystère qui s'était accompli par le seul fait de son amour.

Pour moi, enfant, cette maternité spirituelle qui était la sienne, était quelque chose de beaucoup plus admirable que la maternité selon la chair. Du reste, ma mère naturelle, la femme qui m'avait mise au monde, il n'en était jamais question, c'était tout simplement tabou. Donc je vivais dans ce monde complètement religieux, où je faisais tout le temps ma prière, où ma mère me disait : « tu es la petite fille du Bon Dieu », et je trouvais tout à fait naturels les mystères de la religion chrétienne, tout particulièrement celui de la Vierge Marie qui avait conçu par l'opération du Saint-Esprit.

Pour moi, c'était complètement évident, et de toutes les histoires, de toutes les histoires de la religion qu'on voyait, que je voyais en peinture, celle de l'Annonciation m'était la plus familière parce qu'elle se rapprochait de ma propre histoire. Dans l'Annonciation, qu'est-ce qu'on entend ? On entend la salutation angélique. La salutation angélique, c'est Gabriel qui vient, qui entre dans la chambre de Marie et qui lui dit : « Je vous salue Marie, pleine de

grâces. » Je faisais ma prière tous les soirs, je disais mon Je vous salue Marie. Donc la prière angélique faisait partie de mon quotidien.

Cette salutation angélique est très souvent représentée dans les peintures anciennes. Par exemple dans cette peinture d'Ambrogio Lorenzetti, elle est inscrite sur l'auréole de la Vierge : « Je vous salue Marie, pleine de grâce, le Seigneur soit avec vous. » La parole de l'ange, de l'envoyé de Dieu, sort de sa bouche et va vers elle, et il dit : « Rien n'est impossible au Verbe de Dieu. » C'est à ce moment-là, à cet instant précis qu'il se passe l'événement le plus important de toute l'histoire du monde, de l'humanité, pour les chrétiens. Ce qui se passe à ce moment-là c'est que Marie comprend ce que l'ange est en train de lui dire. Elle répond : *Ecce ancilla domini*, « Je suis la servante du Seigneur, qu'il soit fait selon ta parole. » C'est-à-dire qu'elle accepte, elle dit « oui », elle comprend que Dieu va venir s'incarner en elle, et elle veut bien, elle accepte. C'est à ce moment-là que s'effectue ce grand mystère qui est le vrai sujet de l'Annonciation, parce que l'Annonciation n'est pas seulement une annonce, c'est l'événement lui-même, c'est le fait que le mystère de l'Incarnation s'accomplit, c'est-à-dire que l'incommensurable de Dieu, l'infini de Dieu vient se loger dans ce tout petit ventre, dans cette mesure humaine, « l'infigurable dans la figure » comme disait Saint Bernardin de Sienne au Quattrocento.

Alors, très souvent, dans les Annonciations italiennes du Quattrocento, précisément, cette scène de l'Annonciation est représentée dans un décor architecturé. Il y a une grande intimité en fait entre ce motif de l'Annonciation en peinture chez les Italiens et un décor peint en perspective où on voit, comme par exemple dans cette peinture de Domenico Veneziano, cette perspective géométrique qui assigne une position au spectateur dont le regard va être entraîné vers la ligne de fuite, vers l'infini. Ce qui permet de voir en profondeur, à travers le plan de l'image, l'histoire dont l'homme, l'être humain, est la mesure, c'est cette perspective-là. Or, dans le tableau de Veneziano, mon regard est en effet entraîné par cette perspective mais il est en même temps bloqué, mon regard se heurte, au milieu, au petit mur rose qui clôt le jardin virginal, le jardin de Marie qui est rose comme le giron de Marie, et il se heurte en son centre à la porte, au gros verrou disproportionné. L'un et l'autre me disent : « N'entre pas, ne cherche pas à voir, il faut croire, il faut juste croire. C'est le mystère. »

Quand j'ai commencé à m'intéresser à la peinture du XIV^e et du XV^e siècle, j'ai commencé à comprendre pourquoi peut-être certaines images m'étaient plus familières ou me touchaient plus que d'autres, par exemple Fra Angelico et plus particulièrement la fresque de l'Annonciation peinte au couvent San Marco. Cette fresque très simple qui montre la conversation de l'ange avec Marie et sur laquelle il n'y a pas d'architecture compliquée, il n'y a pas de texte à déchiffrer, il y a seulement du silence, et surtout, entre les deux, il y a ce mur blanc. Ce mur blanc peint sur la paroi de la cellule. Et je comprenais que c'était dans ce passage, c'est-à-dire dans cette pure surface colorée, sur ce

support, dans cette matrice à travers laquelle toutes les images possibles pouvaient advenir, c'était par ce passage qu'il fallait passer pour accéder au mystère de l'Incarnation, c'est-à-dire à la représentation de l'irreprésentable. C'est ça la question de l'Annonciation.

C'est précisément ce qui se passe dans cette peinture qui occupe la partie médiane d'un grand retable flamand peint par Van Eyck – les frères Van Eyck – au début du xv^e siècle. L'Annonciation est peinte sur les parois fermées du retable, et dans la chambre de l'Annonciation Gabriel s'adresse à Marie, l'Esprit Saint se pose sur elle. Donc, on est juste à l'instant où s'effectue le mystère de l'Incarnation, et ce qui est tout à fait remarquable c'est que l'espace est très spacieux et presque vide. Et ce qui est capital c'est que ces panneaux sont faits pour s'ouvrir par le milieu, c'est-à-dire par le milieu du ventre de cette église mariale qu'est la Vierge. Et quand cette opération s'effectue, quand on ouvre les portes du retable, on passe de ce monde sans couleur au grand polyptique polychrome qui montre, dans une perspective eschatologique, toute l'histoire de l'humanité, toute l'histoire de la rédemption parce qu'il a bien fallu que Dieu s'incarne pour naître pour ensuite mourir, pour ensuite ressusciter, pour ensuite sauver l'humanité. Et c'est tout cela qu'on voit sur ce formidable retable.

Ce que j'aime tout particulièrement dans la peinture flamande, et ce qu'on voit par exemple dans le petit panneau de Van der Weyden qui est au Louvre, c'est que ça se passe – cette formidable expansion, contraction, expansion du temps du mystère de l'Incarnation – dans cette toute petite chambre intime de la Vierge, où elle est en plus adossée à un lit, ce grand lit rouge qui dit bien que c'est un lit d'épousailles, c'est-à-dire que c'est bien charnellement qu'elle va concevoir dans son ventre de femme l'enfant Dieu, et que cette intimité, ce resserrement de l'espace rend encore plus sensible la violence de l'entrée de l'ange et la surprenante beauté de l'irruption de Dieu.

Et beaucoup plus tard, en fait c'est seulement après la mort de ma mère que j'ai compris, que j'ai appris qu'elle n'avait pas été seulement ma mère adoptive, ma mère spirituelle, mais aussi ma mère charnelle, qu'elle m'avait conçue et mise au monde. C'est bien elle qui m'avait mise au monde et puis qui m'avait abandonnée à la naissance. Quand j'avais six mois, elle a décidé de m'adopter. C'est une procédure qui a duré six ans.

Marie José Mondzain

L'IMAGE

On est en Pologne en 1888 quand mon père est né dans un ghetto, à Chelm. Il naît dans une famille juive orthodoxe. Mon grand-père veut que mon père

devienne rabbin. Cela signifie qu'il va observer les commandements de la Torah, et particulièrement le deuxième commandement qui interdit de faire des images. Or mon père veut devenir peintre. Il a décidé à ce moment-là qu'il allait quitter son père, sa famille puis le ghetto, puis la Pologne. Il est arrivé en France en pensant qu'il était dans la terre, sur la terre des arts et de la liberté. Il allait pouvoir devenir peintre. Cette histoire est l'histoire d'une transgression, transgression d'une loi familiale, paternelle, et d'une loi religieuse, l'interdit de l'image. C'est sans doute pour cela que j'ai voulu, tout en étant philosophe, m'interroger et travailler sur cette question de la légitimité et de la transgression. La légitimité des images et la transgression dans le fait de faire des images.

Et une première chose est que non seulement on interdit de faire des images dans le judaïsme mais qu'on interdit aussi le culte, enfin sans doute surtout le culte, parce que toute image – et c'est assez bien vu – répond à la question du désir. Toute image fait ressentir de l'amour, et l'amour de l'image vient de ce que les images sont des objets d'amour qui peuvent devenir très facilement des objets de fusion, d'adoration, qu'on appelle des idoles. Donc ce que je voulais, c'était comprendre ce qui, pour mon père, ne relevait plus de l'idolâtrie mais impliquait une relation, malgré tout une fidélité aux images : comment l'image était arrivée dans ce seul monothéisme à images qu'est le christianisme, puisque les deux autres monothéismes, judaïque ou islamique, sont fidèles à l'interdit, chacun à leur façon. Et je découvrais que l'image était arrivée dans ce monde chrétien occidental grâce à un scénario, à une fable qui commence par la fable d'une naissance, d'abord d'une grossesse, donc d'une Annonciation. Et ce qui est très intéressant c'est d'apprendre, à travers les textes des évangiles, et celui de Luc particulièrement, que la jeune femme Marie, la jeune fille Marie, vierge, apprend par une annonce angélique qu'elle est enceinte de Dieu sous la forme d'un fils de Dieu mais qui est égal à son père, et que peu à peu ce fils est appelé « image du père ». Donc, elle est enceinte et de Dieu et de son image.

Ce qui revient au christianisme, c'est l'invention de l'incarnation, ou c'est l'incarnation comme invention. En quoi consiste cette invention, cette fable constituante qui est la nôtre ? C'est de formuler une doctrine selon laquelle un Dieu invisible, intolérant à toute image, non seulement d'image de lui mais d'image de tout ce qui existe sur la Terre et sous la Terre, que ce Dieu prend une sorte de décision – si je puis dire de façon un peu anthropomorphe –, prend la décision de devenir visible, d'entrer dans le monde de l'Histoire et dans celui des corps, et de s'incarner. Et le coup de génie de Paul c'est d'appeler cette incarnation un « devenir image ». Cette incarnation, qui est une iconicité du Fils, m'obligeait à réfléchir à la question de savoir de quelle façon cette image du Père, qui était Dieu, était à l'origine de la légitimité, de la légitimation de toutes les fabrications d'images à partir de là, sans que ce soient des idoles, sans tomber sous le soupçon d'être des idoles.

Et c'est là que c'est extrêmement intéressant parce que les Pères ont mis quand même un certain nombre de siècles à construire une doctrine de l'iconicité de Dieu, de la visibilité du Fils, et donc de l'incarnation à l'abri de toute idolâtrie, en transformant la question de l'objet : est-ce que cet objet est une icône ou une idole ? La réponse des Pères est : la réponse n'est pas dans l'objet, elle est dans le regard. Autrement dit, c'est la transformation du regard sur l'objet qui fait que nous portons sur le monde un regard iconique ou idolâtrique, un regard constituant ou destituant, un regard fusionnel ou au contraire constructeur d'altérité. Et je pense que cette différence que le christianisme a pu nous faire faire entre icône et idole est quelque chose qui est resté mon souci dans le rapport que j'ai à toute image, pas seulement à celles qui ont été l'œuvre de mon père, mais aux images de l'art, aux images du cinéma, à l'image telle que la philosophie la craignait mais en même temps voulait aussi lui donner hospitalité.

Donc il y a une ambivalence de l'image, exactement comme dans l'incarnation : il y a de Dieu, il y a de l'homme, il y a de l'ange, il y a du diable, il y a du désir fusionnel, et puis il y a de la constitution d'une altérité. Et je pense que tout cela, par la voie de la biographie de mon père, dont maintenant je suis bien loin, est devenu mon souci, mon souci à la fois philosophique et politique.

Barbara Cassin

LE POÈME

Je m'appelle Barbara – ça compte un nom, un prénom ! –, ça veut dire « bla-bla-bla ». Ça veut dire que je suis une barbare. Et c'est un prénom que j'ai choisi, c'est-à-dire que je m'appelle Laure Sylvie Barbara, et j'ai choisi Barbara. Les barbares, pour les Grecs, c'est ceux qu'on ne comprend pas. Donc, ils parlent et on ne sait pas ce qu'ils disent.

Et en fait je me suis occupée des Grecs... Un jour, un ami et philosophe, Jean-François Lyotard, m'a dit : « Toi, tu t'occupes des Grecs pour pas t'occuper des Juifs. » C'est assez vrai. C'est-à-dire que je me suis rendu compte, beaucoup plus tard, que c'était assez vrai parce que ce qui m'intéresse, au fond, c'est les païens, c'est-à-dire le multiple, c'est-à-dire la manière dont on peut obéir – sans servir, sans craindre – à des dieux, *des* dieux, pas un dieu, unique. Un païen, je le définirai comme cela : c'est celui qui pense que celui qui arrive en face peut être un dieu. On a vraiment du mal à faire ça quand on est dans un régime monothéiste. Je ne vois vraiment pas, ça arrive une fois, et encore ! Tandis qu'un homme, chez Homère, il pense toujours que, en face, oui, peut-être, c'est un dieu qui arrive. Et c'est cette

perméabilité-là entre les hommes, les dieux, les animaux, le monde, qui me paraît heureuse.

Alors je me suis demandé : qu'est-ce qu'il se passe dans ce monde-là quand on est enceinte d'un dieu ? Ça arrive tout le temps. Par exemple, Zeus, le père des dieux, le roi des dieux, il n'a pas arrêté de mettre des femmes enceintes, mais d'un tas de manières. C'est-à-dire que quelquefois il venait sous la forme d'une pluie d'or pour Danaé, et il la rendait enceinte. Il faisait l'amour sous la forme d'un cygne pour Lédà, et Lédà a été enceinte d'Hélène. Parfois même il prenait l'apparence du mari quand la femme était vraiment très fidèle.

J'ai pensé que, dans la Grèce antique, la manière de dire « être enceinte d'un dieu », c'est avoir un dieu dedans, « enthousiasme ». Ça veut dire très littéralement : *en*, « dedans », *theos*, « le dieu ». On a le dieu à l'intérieur de soi et ce dont on accouche alors, ça n'est pas d'un être humain, c'est d'un poème. Alors, l'enthousiasme c'est vraiment la plus belle manière, je trouvais, je trouve, d'être enceinte. Mais là il faut peut-être dire « enceint » parce qu'il n'y a pas beaucoup de femmes qui ont été enceintes comme ça, ce sont beaucoup des hommes, les poètes. Il n'y a pas de parité, à part Sapho, pas beaucoup. Donc, les hommes sont enceints des muses. Et ce qu'il y a de magnifique c'est que l'enthousiasme, donc le souffle, comme ça, se balade, se transporte depuis la muse via le poète, via le rhapsode – c'est-à-dire celui qui chante et qui interprète les poèmes –, jusqu'aux auditeurs, et il y a une chaîne d'enthousiasmés qui est comme une chaîne d'anneaux qui sont aimantés les uns par les autres.

Le plus clair pour comprendre ça c'est de prêter attention au début de chacun des grands poèmes fondateurs de la Grèce et du grec : l'*Illiade*, l'*Odyssée* et la *Théogonie* d'Hésiode. Homère commence l'*Illiade* par : « Chante, déesse, la colère d'Achille ». Dans l'*Odyssée* c'est : « Dis-moi, muse, l'homme aux mille tours, Ulysse, etc. » Et dans Hésiode c'est particulièrement beau. Hésiode ose faire quelque chose d'incroyable dans la *Théogonie*, il raconte la naissance des dieux et en commençant il dit : « Il faut commencer par les muses. » Donc, il parle des muses, il les montre en train de chanter, de danser, et puis il les fait parler et il dit : « Voilà, les muses disent à Hésiode – et là il se met en scène – : “Pâtre – voilà leurs mots –, pâtre des champs, mauvais ventre” ». Donc, Hésiode c'est d'abord une honte de la Terre, opprobre de la Terre, réfutation, c'est aussi le même mot, un ventre, un ventre mauvais et, dans ce ventre, les muses insufflent – c'est du *pneuma*, « le souffle » –, elles mettent comme souffle des mots, des mots bien aiguisés, bien faits qui sont les mots des muses. Et ce qu'il y a de très beau c'est que les premiers mots que disent les muses à Hésiode c'est : « Nous savons dire beaucoup de *pseudea*, beaucoup de mensonges, beaucoup de fictions, et quand nous voulons nous pouvons aussi dire des vérités. »

Autrement dit, la différence entre un poète et un prophète – qui après tout est un homme qui est aussi insufflé, enthousiaste –, la différence c'est qu'un

poète peut et même doit dire des mensonges, des fictions et pas seulement des vérités, et *des* vérités, autrement dit, là, avec le paganisme, l'enthousiasme et le poète, on est au plus loin de *la* vérité, on est dans le multiple et dans *les* vérités.

Épilogue

Je suis née sur cette terre où poètes et prophètes ont laissé des traces, des textes à interpréter. Je suis née sur ces lieux où des femmes ont entendu des annonces, des promesses pleines d'espoir. Les récits fondateurs peuvent être sources de violences, engendrer des guerres, des conflits sans fin. Mais ces fictions d'origines peuvent aussi être sources d'inspiration qui font naître d'autres récits à interpréter, à l'infini...